

**Les possibles**  
des idées floues pour demain

Depuis la veille elles sont là, dans une sorte de transe collective et colorée. Une trentaine de personnes se relaient, parées d'épaulettes, de manchettes, de capes et de couronnes. Chacune bouge avec le corps qui est le sien. La danse est silencieuse, le rythme est en elles. Si on en a envie, on peut entrer dans la danse. Emprunter un des éléments de ce vestiaire commun pour rejoindre le groupe dans sa musique intérieure et offrir à notre tour une grande danse au vivant.

La grande danse

Dans le village, le four à pain était à l'état d'un monticule de pierres. Mais les habitants avaient envie de pouvoir l'allumer à nouveau. Ensemble ils se sont mis à l'oeuvre. Dans la restauration de ce monument collectif et dans la confection de tampons en bois gravé. Comme ça chaque famille pourra retrouver ses miches au milieu de celles des autres.

Des gens sont en train de reconstruire Babel. Un espace offert aux mots, dans une boutique vide du centre ville. Un lieu où faire entendre les langues du monde et se faire bercer par leurs mélodies. On ne s'arrêtera plus de parler ici. Même quand les autres dormiront. Ce sera un lieu pour venir se faire raconter des histoires, peu importe son âge.

L'endroit était dégagé. Une étendue verte qui brunissait rarement avec l'été. Les cailloux clairs s'y détachaient. Point à point, cailloux après cailloux, les signes que l'on avait d'abord dessinés lors des grandes tablées émergeaient, visibles depuis le ciel.

Le plateau aux cailloux

Pendant tout une saison, elles sont des dizaines à être venues. Ça se savait. Certaines passaient ici à l'improviste. D'autres y restaient plusieurs jours. L'atelier était ouvert. Sur les étagères fleurissaient amulettes, statuettes et autres sculptures à leur effigie. Elles, dans toutes leurs formes. On venait les modeler pour soi et pour les autres. Car à la fin de la saison, il y aurait une grande flambée, une veillée où cette armée féminine serait cuite. Ensuite ces icônes primitives prendraient la route, pour aller disperser leur puissance tranquille dans les poches des amies, des mères et des sœurs.

Le temple des courbes

À chaque fois qu'elle croisait des mots, qu'ils soient imprimés, collés, brodés, gravés, agrafés, ou tamponnés, elle se disait qu'il y avait là un lieu où agir. Au fur et à mesure, c'est une banque de supports à publication qui se constituait.

On la croise souvent sur le port, avec son grand bâton-plumeau plein de feuilles imprimées, à saupoudrer ainsi la ville de poèmes.

Le bâton aux poèmes



Au début c'est un brouhaha. Ensuite ça devient plus clair. Un véhicule sillonne le coin, et plus il se approche, plus ses mots diffusés par mégaphone deviennent audibles, et avec eux le texte que cette fourgonnette bleue diffuse sur chaque route de la commune.

La fourgonnette bavarde

Ils étaient partis en voyage. Leur van était leur maison à roulettes. Ils l'avaient acheté à un électricien. On voyait encore les traces des adhésifs publicitaires sur les côtés. Ils s'étaient dit qu'effectivement l'espace de tôle était suffisamment grand pour y inscrire des choses et faire de leur camion, une surface pour afficher de la poésie sur la route.

Elle les avait vus sur les plages italiennes. Des vendeurs ambulants poussant leurs chariots bricolés chargés de maillots de bains. Elle avait envie de revenir ici, pour balader aussi un chariot. Faire voyager une phrase sous les yeux des plaisanciers endormis, juste comme ça, pour faire parler.

Le groupe programmait des lectures et conférences au coin de la rue. En fait, plutôt à tout endroit où il y avait un truc pour monter dessus d'où faire porter sa voix. Rocher anti-voiture, banc, balustrade, muret, poteaux... Les coordonnées GPS étaient envoyées par sms avec la date, l'heure et le titre de l'événement.

Elle était là depuis plusieurs années déjà. Cette phrase toute simple gravée sur son bureau. Il passait son temps à l'oublier et à la redécouvrir. Sans le savoir toujours, il vivait en sa présence.

L'objet est sobre. Un tube de verre assez fin. On passe devant à chaque fois qu'on franchi le seuil de cette maison. À l'intérieur, un souhait gardé secret adressé aux vivants d'ici.

Le récit semble être issu d'un livre d'histoires. Pourtant la semaine prochaine, ils vont bel et bien monter là-haut et passer une semaine à graver la montagne.

Graver la montagne

Il était là avec son panneau double face planté en haut d'un long bâton. De chaque côté y figurait un texte sans aucun rapport avec le Tour de France auquel on assistait.

Manifester sa pensée



Son amie lui avait envoyé un paquet de sept tee-shirts. Tous identiques sauf le texte imprimé au dos. Il devait les porter tour à tour pendant une semaine en se baladant dans son quartier, avant de les confier à une autre.

Tout individu franchissant le seuil y avait le droit. Le devoir même. *Sinon on n'entre pas*, elle disait. Dans le creux des mains fleurissaient alors des signes. Des signes que l'on se montrait. Que l'on comparait. Que l'on assemblait aussi. Il n'y avait rien d'autre à voir. Tout tenait dans le creux de nos mains.

Dans le creux de nos mains

Chaque jour elle venait au mur derrière l'école, coller sur la page précédente, la page du jour. Ainsi s'écrivait une histoire au fil des semaines.

Elle le voyait sur elle-même. Dès qu'elle était en présence d'un cheval, quelque chose en elle changeait. Elle avait alors entrepris de faire peindre des couvertures pour habiller des chevaux et les faire parader en ville comme un livre ouvert.

Depuis les événements on évitait d'en voir trainer. Pourtant sous chaque pierre restante se trouvait une peinture comme incitation à la résistance.

Des baigneurs les avaient découverts l'été dernier. Des galets gravés. On ne savait pas d'où ils venaient ni qui les avaient fait, ni même pourquoi. On se demandait si les marrées les apportaient ou si des gens les déposaient la nuit. En fait, on ne savait rien en dehors du plaisir de les découvrir et de chercher un sens à tout ça.

La technique est plutôt simple. Principe du pochoir appliqué à la lumière du jour. L'atelier improvisé en produit des centaines par jour. Mais il faut être patient. Attendre que le soleil fasse son effet avant de disperser ces feuilles d'arbres tatouées aux ultra-violets, comme présents éphémères pour une lecture unique.

Elles avaient envie de se faire une promesse. Celle de voir pousser leur amour. Alors elles l'ont gravé sur un arbre pour le voir grandir avec elles.

Troncs gravés



Une équipe de bénévoles vient tatouer les pommes de ce verger. On dit qu'elles allument les regards là où elles se font croquer.

Pommes craquantes

Il y avait un bon moment pour le faire. Pas trop tôt ni trop tard, à environ un tiers de leur taille future. Le moment idéal pour graver les courges de messages et faire émerger un brouhaha sur les étals à l'automne.

On les avait vu arriver par les réseaux sociaux. Des messages sur des billets de banque. Les gens avaient dû prendre goût à cette bêtise modeste car depuis ils fleurissaient. La Banque de France commençait même à s'inquiéter de cette introduction poétique dans l'économie.

L'intervention était discrète. Dans ce restaurant, chaque serviette était brodée en ton sur ton d'un menu idéal, dressé par autant d'inconnu.e.s passés par là.

Il y en a de partout. À chaque coin de rue. Postés sur les murets, autour des poubelles. Les chats errants peuplent la Grèce de leurs présence. Elle avait alors commencé à imaginer ces chats comme messagers pour porter aléatoirement, et au-delà des murs, des fragments littéraires.

Il lui semblait nécessaire de s'occuper de cette matière, surtout dans ses apparitions modestes vouées à la disparition. *Le Fonds de la Pensée* devrait pouvoir accueillir cela. Les bricolages involontaires, les gestes de concentration, les listes en tous genre, les agendas, les histoires d'amour, les formules de mnémotechnique... Plus elle y pensait, plus la tâche de cette archive de l'impensé grandissait.

Le Fonds de la Pensée avait ouvert l'an dernier une collection dédiée à publier des carnets de notes de toutes sortes, pour donner un accès public aux coulisses de la pensée.

Ça avait commencé avec la pile de cartons de tablettes de chocolats. Il y en avait un copieux volume dans le coin de la cuisine, à côté du four. Une archéologie complète des packaging du chocolat Carrefour entrecoupée de quelque rares Mammouth et Auchan. Ma grand-mère a de nombreuses habitudes dont celle de noter ce qu'elle entend à la radio. Titres de livres, de films. Recettes complètes, de desserts principalement. Ce mille feuilles offre une plongée dans les souterrains de ses désirs.



Lui utilise son avant-bras comme support à listes éphémères. Chaque jour après la douche, il lui faut tout réécrire. Même si certaines taches demandent une semaine pour être réalisées, au moins il les a toujours à portée de main.

À portée de main

Elle s'assiste quotidiennement en notant tout ce qui déborde de sa tête sur des post-it, des feuilles volantes, des petits carnets. Sa marée intérieure devient un océan de mots et de prénoms dispersés sur autant des papiers, en additions énigmatiques.

Elle a gardé tous ses téléphones, trois depuis leur rencontre, en se disant qu'ils contiennent les prémises de leur histoire et la naissance de leur langue. Que c'est un bien précieux et un récit sans fin qu'elle voudrai relire un jour. Pour voir comment l'amour émerge sans cesse. Comment leur vie s'y dessine en creux. Elle a alors commencé à redessiner ces bulles de mots dans un carnet. Parce qu'elle croit au papier. Parce que c'est leur correspondance. Parce que c'est un roman d'amour par sms.

Roman d'amour par sms

Les déménagements s'étaient succédés pendant près de vingt ans. La solution idéale qu'elle avait trouvée pour sa bibliothèque, consistait alors à recopier ses passages préférés dans ses carnets. Une version miniaturisée, sorte d'huile essentielle des mots des autres facilement transportable et accessible.

La municipalité l'avait voté en conseil sur la suggestion d'un groupe d'habitant.e.s. Plutôt que la Mairie se charge de les collecter et redistribuer, les habitants allaient maintenant directement les suspendre à l'arbre aux objets trouvés.

L'arbre aux objets trouvés

Elle ne sait pas encore quoi, mais ça va tourner comme un manège.

Il leur fallait un rideau, un grand. Plutôt que d'en commander un, l'ensemble des adhérents avait entrepris d'en confectionner chacun une partie. Mis bout à bout, le patchwork occupait désormais chaque nuit, la grande vitre de leurs présences.

Entre un kiosque et une tente. Un truc en tous cas. Un espace couvert et public. Pour venir parler ensemble, lire, écouter, échanger, vendre, troquer. Une halle publique faite avec, par et pour les habitant.e.s.



L'espace est vaste. Ouvert. En l'air, des mini-rails parcourent le lieu. Ils sont les guides pour des dizaines de rideaux qui viennent en un éclair, installer les contours de situations floues.

Elle s'était dit que si chacun s'y mettait, on pourrait aller vite. Planter un arbre, c'est pas grand chose finalement. Mais ensemble on peut fabriquer une forêt.

Construire une forêt

Elle avait commencé en voyage comme on commence à tricoter. Elle lisait le dictionnaire et n'en gardait que les mots qui lui plaisait, se taillant ainsi sa langue dans la langue.

Le dictionnaire  
des mots que j'aime

Elle s'était donnée cette tâche comme occupation mesurée. Savoir ce qu'elle savait en une heure de temps, renouvelant l'opération régulièrement pour mettre à jour l'inventaire de ses savoirs.

On le lui demandait à chaque anniversaire. Invariablement depuis près de dix ans, y figurait une fondue savoyarde avec une salade verte à sauce aillée et un vin rouge du coin. En dessert, une crème anglaise que l'on pourrait déguster à la grande cuillère, comme indicatif de quantité souhaitée. Le gâteau-buche, qui servait d'île centrale à cet océan crémeux, n'était là que pour porter les bougies.

Bonjour. Bonjour. Bonjour. Ça semble pareil mais pourtant il n'y en a pas deux identiques. Sauf peut-être ceux automatiques des postes répétitifs. Et encore. C'est un souhait tout simple qui a mille manières d'être énoncé. Qui dit bonjour, à qui, pourquoi et comment.

Bonjour

Merci. Un mot plutôt court mais très important. Chaque jour il s'en échange des milliers, sans doute des milliards. Peut-être plus. Il serait fou de vouloir les compter. Mais on peut en faire une récolte. Découvrir ce que ce mot traverse et embrasse comme moments.

Merci

Elles s'étaient rendues compte que voir un sourire apparaître sur un visage leur faisait drôlement de bien. Qu'elles pouvaient les observer, les recevoir et même les offrir. Alors jour après jour, elles les consignaient dans ce qui ressemblait à un journal du sourire pour les partager au groupe, le mercredi suivant.



Elle l'avait rencontrée à l'école. C'était son amie et elle était sourde. Quand elle regardait des films, elle se demandait maintenant ce que les images pouvaient raconter sans le son. Elle a alors commencé à réécrire des films pour savoir ce qui se dit entre les mots.

Film sans paroles

Pour choisir un livre, elle commence par lire son début. Si elle se surprend à tourner la première page, c'est qu'elle peut l'embarquer. Ces seuils d'entrée dans les textes, elle en fait collection. Elle imagine maintenant une salle tapissée de ces premières pages glanées depuis dix ans, comme une bibliothèque de livres ouverts sur l'art de débiter.

En marchant sur la plage, elle avait évoqué ce qu'elle savait du territoire de son plaisir. Le sien, facile, mais celui des autres ? Elle commença alors à dessiner un moyen pour connaître les contours et reliefs de ces étendues toujours singulières à chacune.

Elles étaient plusieurs à lui avoir raconté leur rencontre amoureuse. Des récits très différents dans leurs chemins et émotions. Elle s'était alors demandée ce l'autre aurait à dire de ce moment. Parce qu'une rencontre est le trait d'union de deux individualités, il lui fallait maintenant avoir les deux versions du début ces amours.

C'est à Strasbourg que ça lui avait sauté aux yeux. Sur les bancs publics principalement. Mais aussi les troncs, les murs, les recoins des cafés. Des déclarations d'amour publiques qui ponctuaient silencieusement la ville d'additions d'initiales.

L'amour gravé

Elle le voit régulièrement. Dans les usages ce carré de tissu qui tour à tour se fait écharpe, turban, ceinture, nappe ou sac. Les pans de tissus se dotent en un instant de fonctions différentes au regard des plis et nœuds dont ils se couvrent. Elle sent que ce savoir traverse les cultures, qu'au-delà des motifs et formats, il existe un art du drapé. Elle sait que bientôt elle va se mettre en quête de ce savoir simple du pan-pli-nœud et que ce sera un voyage au pays des gestes.

Lui se souvenait de son code d'entrée par  
une vision. Celle d'un héro et d'un lion.  
Hérault Yonne. Trente-quatre quatre-vingt  
neuf et la porte s'ouvrait.

Elle se chantait son code de carte bleue avant chaque retrait. Ça faisait : tac-tac, tac, tac.



Lors des réunions de famille, si elle était de service pour la table, elle savait désormais que la fourchette se plaçait à gauche, parce que fourchette commence par un F, et qu'après F, il y a G comme gauche. Pour le couteau ça marche aussi : couteau, C, C/D, droite. Et la table était dressée.

C'était sur une terrasse dans un café à Berlin. L'une de n'arrivait plus à suivre les aventures de l'autre. Elle lui a alors demandé de dessiner la carte de ses amitiés. Pour comprendre. Pour avoir un index de ses relations, avec tous les prénoms qu'elle évoquait. Nom après nom, émergeait de nouveaux types de liens qu'il fallait alors distinguer, différencier. Les amitiés proches, les proches-proches, les intimes, les lointaines, les secrètes, les occasionnelles mais importantes quand même, les autres jamais encore nommées. Et la famille. Cinq ans après elle avait recommencé. Elle se demandait maintenant si les morts comptaient dans sa carte du jour des présents. Des prénoms avaient disparus, des liaisons avaient changées et des nouvelles étaient apparues, dont une très forte qui n'existait pas encore à cette terrasse.

Cartes des présents

Ce n'était pas un virus, dans le sens où le programme qui circulait n'ajoutait rien à nos ordinateurs. Il venait simplement copier l'arborescence de l'ensemble de nos fichiers et dossiers. Elle en tirait de grands dessins où l'on pourrait naviguer à vue dans le paysage de cette littérature numérique involontaire.

Elle ballade sa caravane de place en place. Les gens y viennent pour téléphoner. À leur amie, leurs parents, à la CAF, la banque, le cinéma du coin, au véto pour le chat,... Ce qu'elle aime c'est écouter ces demis-conversations. Il lui manque la moitié et pourtant elle a tout.

Discrètement elle filmait tout un tas d'événements, de conférences, de rencontres, de terrasses de cafés. Tous ces lieux où les gens parlent avec passion et avec leurs mains. Parce que les gestes précèdent la pensée. Parce que c'est plus fort qu'eux.

De temps à autre,  
on entend un éclat de rire.

Éclats de rire

On l'a invité pour son rire. Parce qu'un bon rieur fait rire. C'est presque contagieux. On avait trouvé son nom dans l'annuaire des grands rieurs.

Par le bouche à oreille, ils avaient entrepris de dresser une carte des grands rieurs. Parce qu'on a tous dans son entourage une personne au rire si singulier qu'il faut l'entendre pour le croire.



Elle s'était demandée si les rires avaient évolués à travers les siècles et les pays. Il était trop tard pour le savoir mais encore temps de commencer à capturer ces éclats de rires à travers le monde et constituer la première banque mondiale du rire.

Banque mondiale du rire

C'était dans son appartement, après le petit-déjeuner. Il lui avait raconté en dessinant, le principe du reflet des ricochets.

Billes en bois. Cercle de fer. Clou doré. Elle accumule des objets aux formes simples, comme si ces silhouettes et matières lui racontaient quelque chose dans une langue qu'il faudrait inventer.

Pas un clou. Pas de vis évidemment. Tout était tenu, enlacé, supporté, soulevé, soutenu. Chaque chose avait son porteur. C'était une exposition portée.

Une exposition portée

Elle en avait déjà quelques-un. Des doubles. Deux images presque pareilles. À chaque fois c'était comme trouver un trésor. Parce que ce presque est un espace bavard sur les différences. À chaque fois ça la mettait en branle.

Elle l'avait toujours sur elle. Un portefeuille c'est discret, ça prend pas de place. C'est robuste aux voyages. Et des voyages, elle en avait souvent au programme. Alors, au détour d'une soirée ou d'un café, elle pouvait le sortir et déployer ce qu'il contenait. Un délicat agencement d'images, de textes et même quelques objets ainsi transportés en lieu et place de la petite monnaie. Une sorte d'exposition à la sauvette, sauf qu'il fallait le savoir et lui demander.

En portefeuille

Chaque mois, elle portait sur la doublure de sa veste, une nouvelle image à exposer furtivement à chaque ouverture.

Dans la doublure

C'est le même lieu. Mais pas tout à fait.  
C'est en deux temps. Une image et une  
autre. Entre, une seconde, une minute, un  
sourire, un silence. Ce sont deux images  
et l'espace-temps qui les séparent.

En deux temps



Quand d'autres font du scrapbooking, tondent la pelouse ou bricolent dans le garage, elle, elle va composer des bouquets des champs et les offrir à des inconnu.e.s.

Avec des fleurs

Ici, quand on arrive, on est accueilli avec un collier de bienvenue.

Collier de bienvenue

*Les possibles*  
Camille Bondon  
2020